

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

### Douarnenez se libère.

Après l'arrestation, en janvier 1944, de Luc ROBET, chef départemental de l'O.R.A. et de « Vengeance », le départ en février, d'Emile LE BRIS, responsable cantonal de « Libération », l'arrestation, en avril, de l'abbé Pierre CARIOU dont le rôle de coordination a été essentiel à l'échelon local, l'administrateur principal de l'Inscription maritime Aristide QUÉBRIAC, alias « Désiré LE FUR », accepte d'assumer le commandement militaire de la Résistance, assisté d'un Conseil cantonal représentant quatre secteurs délimités géographiquement :

- LE JUCH (nom de code : « Joseph ») : maquis au bois de Névet - 1<sup>re</sup> compagnie - Responsable : lieutenant d'aviation Yvon CHANCERELLE - Adjoint : Claude HERNANDEZ - Secteur O.R.A. ;
- PLOARÉ (« Pierre ») : maquis de Kerlané - 2<sup>e</sup> compagnie - Charles HÉLIAS - « Libération » ;
- POULDAVID (« Paul ») : 3<sup>e</sup> compagnie - Eugène LUCAS - Front national ;
- TRÉBOUL (« Théodore ») : maquis à Poullan - 4<sup>e</sup> compagnie Pierre BERROU - O.R.A.

Le 26 mai à Kernoaled, P.C. de CHANCERELLE, près du bois de Névet, BERTHAUD, représentant « Poussin », reçoit, par l'intermédiaire de QUÉBRIAC, l'adhésion aux F.F.I. de groupements jusqu'ici coordonnés par l'O.R.A. (1). Ce même jour, c'est la grande rafle opérée par les Allemands dans l'agglomération douarneniste (200 hommes appréhendés).

Le 6 juin, l'ordre est donné aux groupes d'action directe de prendre le maquis pour l'exécution des consignes de sabotages.

Le 9 juin, on invite tous les industriels travaillant pour les Allemands à cesser leur activité.

Le 11 juin, on fixe la solde au maquis et une allocation journalière de nourriture. « Le pillage et les vols d'argent sont formellement interdits. Un emprunt est lancé auprès de personnes de confiance. »

Le 14 juin, des instructions concernent des sabotages d'aiguillages, de canalisations et de réservoirs d'eau dans les gares, des disques, feux, câbles de commande, l'enlèvement ou modifications de plaques indicatrices, l'abattage d'arbres sur les routes...

Le 15 juin, LE FUR prend le commandement militaire de l'arrondissement (F.F.I.) de Douarnenez, son autorité s'exerçant sur Pont-Croix, Locronan, Plonévez-Porzay, Crozon...

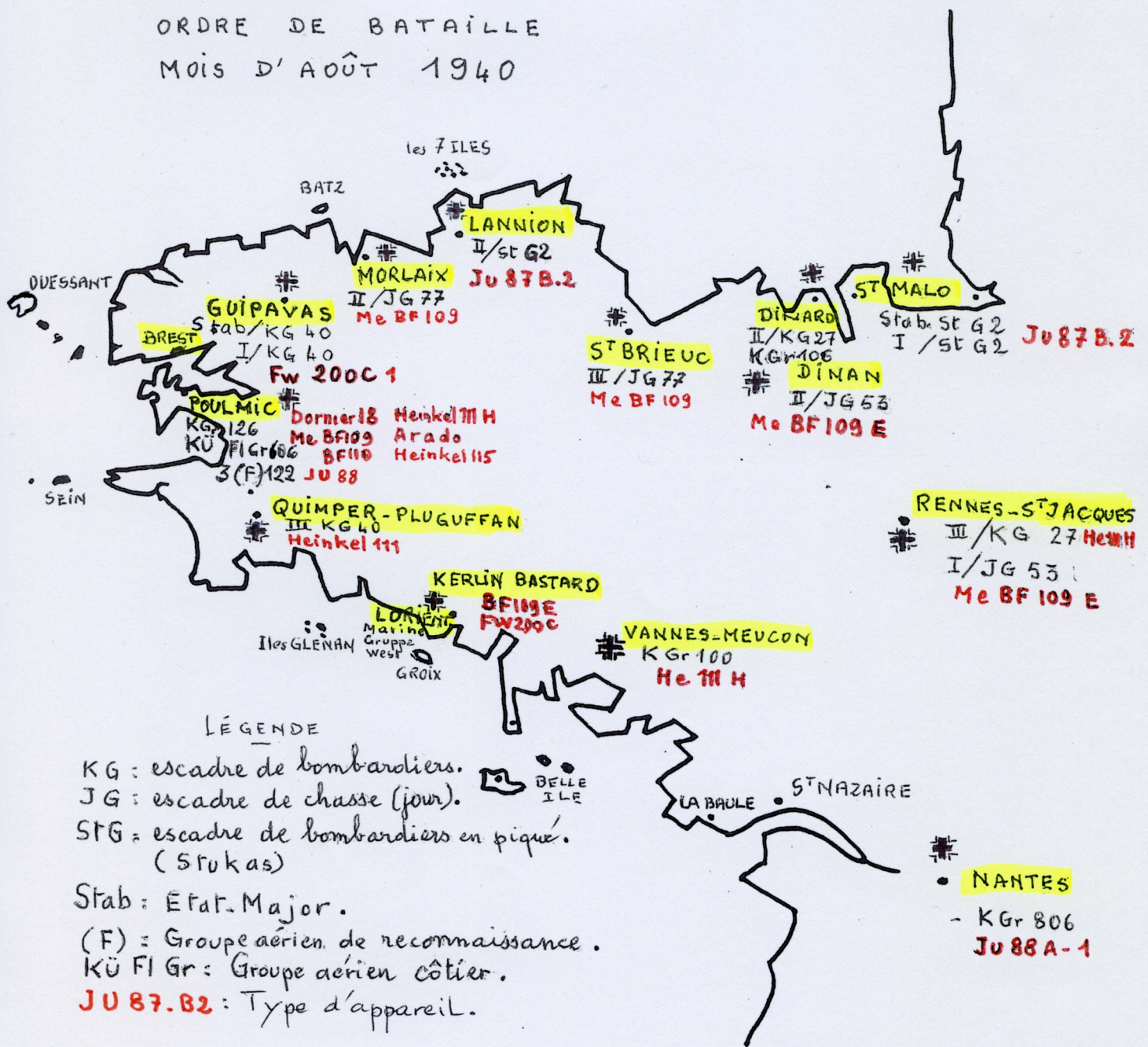
### Les prisonniers à Kerlaz.

Depuis le début de juin, on attend un parachutage. Trois opérations ont été annoncées par les messages « sybillins » que l'on sait. Des comités de réception

# LA LUFTWAFFE EN BRETAGNE.

ORDRE DE BATAILLE

MOIS D'AOUT 1940



## LÉGENDE

KG : escadre de bombardiers.

JG : escadre de chasse (jour).

STG : escadre de bombardiers en piqué.  
(Stukas)

Stab : État-Major.

(F) : Groupe aérien de reconnaissance.

KU FI Gr : Groupe aérien côtier.

JU 87.B2 : Type d'appareil.



Extrait : Histoire de la LUFTWAFFE







## Dans la presqu'île de Crozon

### Sur le front de la presqu'île.

Quimper a donc été libéré le 8 août et autour de cette date les principaux centres du Finistère. Sur la côte sud, Douarnenez s'est débarrassé des Allemands le 6 août ; Bénodet a dû attendre le 11, comme on le sait, et Concarneau, encerclé, ne sera complètement évacué que dans la nuit du 24 au 25 août.

Les Allemands tiennent encore la position fortifiée de Lézongar près d'Audierne, dont le siège nécessite le maintien en nombre d'unités F.F.I.-F.T.P. Par ailleurs, autour de Brest, les Américains ont confié d'importants secteurs aux forces françaises, s'étant heurtés à une volonté de résistance farouche de l'ennemi.

Sur le front de Lorient où sont retranchés environ 30 000 Allemands, les Finistériens vont participer à partir de Quimperlé, au dispositif d'investissement mis en place.

Ainsi, les F.F.I.-F.T.P. vont-ils s'efforcer de contenir d'importantes forces ennemies disposant de puissants moyens et d'armement lourd, concentrées dans la presqu'île de Crozon, avec comme position-clef les crêtes d'observation du Menez-Hom, culminant à la côte 330, et autres positions fortifiées des côtes 299, 272, 246, 163...

En face, il y a environ 12 000 Allemands et divers mercenaires, Caucasiens surtout, et leur nombre augmente avec l'arrivée par mer, via Le Fret notamment, où une infirmerie accueillera 1 500 blessés et malades (1), de détachements qui fuient les bombardements de Brest.

Le 1<sup>er</sup> bataillon F.F.I.-F.T.P., (bataillon « Normandie » à compter du 24 août), arrive dans le secteur de Plomodiern, le 12 août. Aux compagnies qui composent cette unité - « Bayeux », « Cartouche » (qui arrive le 15), « Corentin Cochenec », « Normandie », viendront s'adjoindre les Compagnies « Surcouf », « Richelieu », le Groupe « Kenavo » de Plomodiern, puis les compagnies « Jean-Pierre Calloc'h » du Huelgoat (23 août), Berrien, Scignac, Carhaix (Pierre LE GOFF), Plonévez-du-Faou, et encore le Service sanitaire du docteur Georges DESSE. L'effectif de cet ensemble sera de 888 hommes le 30 août, placé sous le commandement du lieutenant Jean BERNARD, officier du B.C.R.A., parachuté pour l'encadrement du maquis.

A droite de « Normandie », sur Dinéault et la pente nord-Nord-Est du Menez-Hom, l'autre bataillon F.T.P. « Stalingrad » avec ses compagnies « Châteaulin », « De Gaulle », « Ténacité », « Victoire » est commandé par le lieutenant parachuté « Equivalence » (Marcel SICHE, de Ploudaniel).

## « Normandie », « Stalingrad » et quelques autres.

L'ordre d'opération transmis par le lieutenant Yves LE GALL (« Lagardère »), chef du secteur F.F.I. de Châteaulin, donne pour mission à ces bataillons de « fermer la presqu'île de Crozon, resserrer sur l'ennemi le dispositif déjà en place, pousser au contact des patrouilles avancées, de nuit..., le plus loin possible des bases de départ... prendre une attitude agressive envers l'ennemi et lui faire sentir qu'il est bloqué dans la presqu'île ».

Ces patrouilles de nuit et de jour vont conduire à des contacts, accrochages-décrochages, en bref à des actions de guérilla dont les F.F.I.-F.T.P., ont maintenant une bonne expérience, principalement sur les points où l'ennemi devient offensif pour assurer son ravitaillement.

Dans le secteur nord, les F.T.P. ont eu un mort déjà, vers le 10 août, à Dellec en Dinéault : René LE GARS, de Brieç.

Au bataillon « Stalingrad », un détachement de cinq hommes de la compagnie « De Gaulle », prévenu le 12 août à 11 heures qu'une patrouille allemande est entrée dans un café au bourg de Dinéault, ouvre le feu et fait sept morts, deux blessés.

Dans la nuit, le poste de garde sur la route de Trégarvan alerte le P.C. de la compagnie : les Allemands montent vers Dinéault. On évacue la population et, à 7 heures, le bourg est vide.

Jean MORVAN ouvre le feu au fusil-mitrailleur, avec le groupe Rémy qui doit se replier devant le nombre des assaillants qui tirent au mortier.

D'après le recteur, les Allemands ont quatre blessés. L'ennemi, finit par se retirer et les F.T.P. réoccupent le bourg de Dinéault.

Le 15, la compagnie « Bayeux », au cours d'un accrochage, met trois Allemands hors de combat.

Le 16, les Compagnies du bataillon « Normandie » poussent leurs sections en avant pour sonder le dispositif de l'adversaire. La compagnie Corentin COCHENNEC encerclée à Kervigen (en bordure de la place à Plomodiern), parvient à demander du renfort pour arrêter l'Allemand qui menace déjà Plonévez-Porzay, provoquant une légère panique parmi la population. Mais le calme est vite rétabli.

Quant à la section spéciale « Surcouf », elle est reçue aux « Trois Canards » par un violent tir de mitrailleuse.

Sur Dinéault, la compagnie « Castel » de Landerneau perd un homme : Jean CORNEC.

Le 17, un groupe de quinze hommes de la compagnie « Ténacité » (Stalingrad) s'accroche à Kerdanet avec des Allemands dont quatre sont mis hors de combat. Mais le chef de section, Marcel LE CUFF, est blessé.

Le même jour, une patrouille de la compagnie « Bayeux » prévenue par une femme qu'un groupe de Russes se trouve sur le terrain de football de Plomodiern, ouvre le feu. L'adversaire échappe à l'encercllement. Une poursuite a lieu (où l'on utilise même un char à banc), à laquelle participent HARDIAGON,

LE GAC (« Garibaldi »), « Mato », deux hommes d'une autre compagnie, tireur et pourvoyeur au FM, « Jos », « Logonna » (les patriotes ont conservé jusqu'ici leurs pseudonymes).

Les Russes se replient vers la montagne en se couvrant par un tir et lançant des fusées rouges pour demander du renfort.

Une section de la même compagnie, en embuscade à la sortie de Plomodiern, voit venir un convoi hippomobile allemand escorté par une cinquantaine d'hommes. Surpris, ceux-ci ont une vingtaine de blessés ou tués. Tandis que les autres tirent au mortier, le groupe « Kenavo » de Plomodiern, couvre le retrait du groupe de ladite compagnie.

On ne peut reprendre tous les comptes rendus de patrouilles. Les F.F.I.-F.T.P. se portent, comme il est dit précédemment, aux endroits où les Allemands tentent des razzias.

A Gorré-Rible en Plomodiern, la section « Carrousel » poursuit deux soldats qui viennent de voler une ruche. Mais les Allemands emmènent aussi du bétail, comme on le sait.

Les paysans se révèlent des agents de renseignements très utiles pour la connaissance des emplacements de pièces d'artillerie, des effectifs des postes ennemis.

Mais les Allemands, surpris et souvent paniqués dans les premiers jours d'août, se ressaisissent. Ils se rendent compte qu'ils ont surestimé le nombre et les moyens des F.F.I.-F.T.P., de même qu'ils savent la faiblesse des forces américaines laissées autour de Brest.

Le raid allemand du 16 août sur Brasparts vient illustrer la précarité de la défense F.F.I.-F.T.P., organisée pour mener des actions de guérilla et qui, maintenant, doit mener une guerre de siège.

Le colonel EON du B.C.R.A., commandant les F.F.I. de Bretagne, arrive dans le Finistère vers le 15 août. La subordination à cet officier sera plus ou moins bien acceptée par l'organisation F.F.I., certaines unités le voyant simplement comme un conseiller technique. Quant à lui, il dira avoir entretenu les meilleurs rapports de commandement avec les unités F.T.P. aux bataillons qu'il qualifie « d'élite », ardents au combat. Ils ont à leur tête des officiers parachutés (Voir missions « Aloès » et « Jedburgh »).

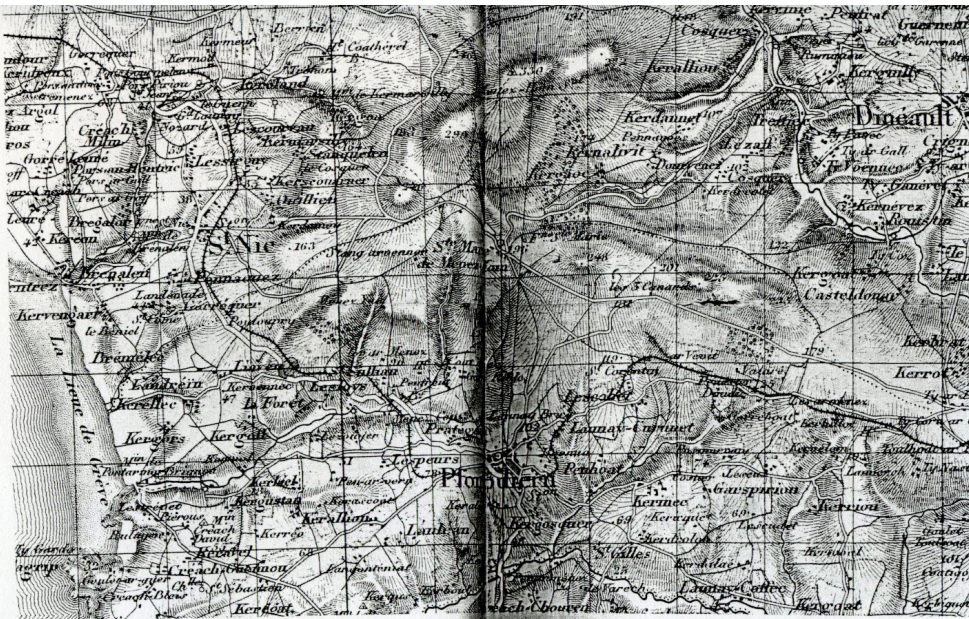
Si, côté F.F.I., la transmission doit passer par le commandant de secteur — ici par celui de l'arrondissement de Châteaulin (Yves LE GALL) — le colonel placé sous les ordres du général commandant le 12<sup>e</sup> Army Group, est en liaison avec les Américains qui, à l'occasion, omettent d'ailleurs d'en référer au commandant des F.F.I. de Bretagne.

Le 17 août, le colonel EON se rend au P.C., à Lesneven, du général MIDDLETON, commandant le 8<sup>e</sup> corps d'armée, pour demander un renforcement des unités F.F.I. dans la presqu'île de Crozon par des unités américaines, en particulier de l'artillerie et des chars.

Le général promet d'y envoyer quelques éléments de cavalerie motorisée dès qu'il en aura à sa disposition, mais ne peut fixer de délai.

Le colonel EON parle aussi — et il y reviendra nombre de fois sans résultat





- d'une coopération navale qui réduirait les batteries côtières allemandes.  
 Le 18 août, le groupe « Kenavo » de Plomodiern perd Yves BRÉLIVET, tué à Plonévez-Porzay.  
 Le 19 août, ce groupe, informé par M. FERTIL, cultivateur à Stang-ar-Vennoc, que des Allemands veulent se rendre, fait effectivement des prisonniers, remis aux Américains.

**Renforts F.F.I. et premiers Américains.**

Le colonel PASSY-DEWAVRIN, chef d'état-major du commandant des F.F.I. de Bretagne, donne cet ordre transmis par le commandant de l'arrondissement F.F.I. de Châteaulin :

« Les bataillons doivent placer sur les routes du secteur qui leur est attribué

trois barrages en profondeur..., composés d'arbres, de pierres et de charrettes..., avec chicane qu'un obstacle mobile pourra boucher instantanément... »  
 Ces barrages, mis en place le 19 août pour la plupart, le colonel EON fait état d'une « puissante attaque germano-russe qui, débouchant de Saint-Nic en direction de Quimper le matin même, est rejetée, l'ennemi laissant plusieurs dizaines de cadavres sur le terrain ». Les messages des unités n'en feront pas mention. Toutefois, le corps franc « Corentin COCHENNEC » attaque une colonne allemande qui descend vers Kervigen, « lieu de prédilection pour les réquisitions allemandes ». L'adversaire riposte vigoureusement au mortier.  
 Il faut dire que Kervigen est plus spécialement un lieu de passage pour les Allemands pillards de bestiaux... pourchassés par les F.F.I. Ils remontent par la plage de Sainte-Anne-la-Palud sous la protection de leur champ de mines restées en place dans les dunes.  
 Toujours à propos de cette attaque dont fait mention le colonel EON, des F.F.I. qui arrivent le lendemain à Ploëven apprennent que les Allemands et



26 août 1944 : Des éléments de la Task Force A du général MIDDLETON traversent Châteaulin, venant appuyer les F.F.I.-F.T.P. dans la presqu'île de Crozon.

#### DANS LA PRESQU'ÎLE DE CROZON

des mercenaires ont attaqué la veille au mortier. D'ailleurs, les enfants jouent avec des ailettes et dans les sentiers traînent de nombreuses douilles.

Il est donc urgent de resserrer le dispositif F.F.I.-F.T.P. et de colmater la brèche entre les positions occupées par le bataillon « Normandie » et la mer (côte sud).

Le colonel PLOUHINEC, chef d'état-major du département F.F.I. « Berthaud », confie ce secteur au commandant PHILIPPOT qui, le 19 août, installe son P.C. à l'hôtel Saint-Ronan à Locronan. Il met immédiatement en ligne le bataillon « Bellan » de Quimper, « le mieux équipé et le plus entraîné », précise-t-il, pour ce secteur - 5<sup>e</sup> compagnie (NICOLAS), 6<sup>e</sup> (DANION), 7<sup>e</sup> (BEDÉRIC) - renforcé par la 2<sup>e</sup> compagnie F.T.P. (GUILLIGOMARCH, du nom de son commandant : en fait, compagnie Jean SIMON, du bataillon « La Tour d'Auvergne », de Quimper), la compagnie de Douarnenez (lieutenant Yvon CHANCERELLE) qui se trouve opérant plus spécialement dans le secteur de la plage (minée en certains endroits par les Allemands précédemment, en prévision d'un débarquement) et à proximité une section de la compagnie de Brieç.

Certaines de ces formations prennent position le 18 août.

En retrait sur Ploëven, la batterie d'artillerie du capitaine ESPERN, rattachée au bataillon « Angéli » de Quimper (2), entre en action le 19 août avec ses canons de divers calibres pris aux Allemands : un 155 et un 105 Schneider français, deux 77 allemands retubés en 75, sans appareil de pointage ni table de tir. Cet armement se complètera par divers autres engins récupérés (canons automatiques de 20...).

Il y a parmi les servants un groupe de marins de Penmarc'h qui a remis en état des mitrailleuses lourdes provenant des chalutiers armés venus se jeter à la côte, en baie d'Audierne, lors d'un combat avec des unités de la Royal Navy. Par ailleurs, parmi les canoniers, il y a un ancien qui a repris du service, âgé au moins de cinquante ans (3).

Avec le bataillon « Normandie » et les compagnies adjointes déjà citées, le bataillon « Stalingrad », cela fait environ 2 000 F.F.I.-F.T.P. (ils ne seront jamais plus de 3 000) dotés d'armes légères, sauf exceptions précitées, pour tenir un front d'une douzaine de kilomètres, de l'anse de Kervigen (à la limite de Ploëven), passant par l'Est de Dinéault, jusqu'à l'Aulne, et contenir 12 à 15 000 Allemands disposant d'armement lourd, on le sait (et ayant à leur tête trois généraux, aux dires du colonel EON) : 398<sup>e</sup> R.I., 2<sup>e</sup> bataillon de l'est Mittel, éléments divers repliés au début d'août, ou depuis, de Brest.

Le 21 août, le corps franc de la compagnie « Bayeux », sous le commandement de YVENAT, coupe les fils téléphoniques reliant le village de Sainte-Marie, occupé par les Allemands aux postes de Ménez-Hom et se replie sous le feu de l'ennemi.

Ce même jour, quelques véhicules blindés légers américains arrivent dans le secteur du bataillon « Bellan ». Le capitaine NICOLAS, de la 5<sup>e</sup> compagnie, reçoit l'officier qui commande ce détachement. « Il ne parle pas un mot de français, constate-t-il, et moi pas un mot d'anglais » (un F.F.I. sert d'interprète pour le renseigner sur les positions adverses). « Même si les nouveaux arrivants ne sont

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

pas très offensifs, remarque encore le chef de la 5<sup>e</sup> compagnie, leur présence nous renforce ».

Il s'agit en fait des reconnaissances légères dont fait état le commandant PHILIPPOT, destinées effectivement à se montrer pour faire illusion sur un soutien américain.

Le 22 août, bien que la situation reste soumise à la domination du Ménéz-Hom, l'ordre est donné aux bataillons F.F.I.-F.T.P., dans le secteur « Bellan », de se porter en avant de trois kilomètres afin de réduire le « no man's land » où les Allemands font des incursions.

L'ennemi réagit peu à cette opération. Toutefois, des éléments de la 6<sup>e</sup> compagnie F.F.I. – Jos GOUALCH au FM, entre autres – se trouvent aux prises pendant près de trois heures avec un groupe d'Allemands venus à la ferme de Kergus (Plomodiern). C'est l'un des volontaires, Jean LOUP, qui à la jumelle a repéré des bouts d'uniforme dépassant de vêtements civils volés aux cultivateurs par le groupe, lequel de surcroît arbore un drapeau tricolore. Il doit se retirer en fin de compte, emportant ses blessés. Sur le terrain reste le cadavre d'un feldwebel russe (et trois fusils).

Avant l'inhumation, les bottes, par nécessité, sont récupérées.

« Derrière nous, remarque le capitaine NICOLAS (5<sup>e</sup> compagnie), se trouvent les blindés américains dont je peux admirer la qualité des équipements. Le soir, pour dormir, chaque soldat a un sac de couchage confortable » (et dort sous la tente collective), « tandis que nos hommes, en ligne, installés dans les fossés... doivent à la générosité des paysans de disposer de paille pour dormir sur place. Nos voisins (américains) vivent de rations conditionnées... Nous avons une cuisine roulante installée à Kergustan, récupérée sur les Allemands. Les repas sont portés en ligne dans des plats de modèles hétéroclites... » Ouvrons une parenthèse pour préciser que la lessiveuse, à la 1<sup>re</sup> F.T.P. par exemple, faisait office de bouteillon.

Et encore, dit le commandant de la 5<sup>e</sup> : « Pendant que nous sommes voisins des Américains, une patrouille matinale de ma compagnie ramène à la pointe du jour un prisonnier allemand. J'ai cru pouvoir demander à cette unité une jeep et un chauffeur pour le transporter vers l'arrière, au P.C. du bataillon. Par l'interprète qui revient avec le véhicule, l'officier (américain) me fait dire que si je tue le prisonnier, il me fera fusiller. Les bras m'en tombent ! »

Il pouvait y avoir une nuance entre les paroles prononcées et la traduction, comme le note le capitaine NICOLAS, mais elles reflétaient un état d'esprit pas toujours favorable aux F.F.I. et dont l'origine se situait probablement à un plus haut niveau que les cadres de l'armée américaine.

La compagnie « Bayeux » a signalé que des Russes, dont l'insigne est « une tête de cheval en jaune et un serpent sur le brassard », remplacent les Allemands au village de Sainte-Marie-du-Ménéz-Hom. (Il s'agit en fait d'un écusson sur lequel figurent trois têtes de cheval en triangle, de couleur jaune sur fond bleu, qui indique des Caucasiens). Une autre patrouille repère un guetteur dans le clocher.

Le temps n'est pas beau. Le lieutenant BERNARD, au pied du Ménéz-Hom,



Eléments du bataillon « Stalingrad » sur le front de la presqu'île de Crozon.

signale au colonel BERTHAUD une situation qui devient alarmante du fait des intempéries : « Les compagnies, très mal équipées, ne pourront résister plusieurs jours sous l'orage... » Leurs chaussures, leurs vêtements sont en très mauvais état.

Dans un autre message, il est question du mauvais état des ceintures-cartouches anglaises (que l'on porte sur la poitrine) : « Chaque jour, les hommes perdent des munitions et ceci est dû à l'usure extrême de la toile. (Il s'agit d'équipement parachuté, de durée limitée).

Cette situation matérielle est celle des F.F.I.-F.T.P. en général. Le bataillon « Stalingrad » la signalera également.

Le 22 août, le colonel EON s'est rendu de nouveau au P.C. du général MIDDLETON pour insister sur l'urgence de l'envoi de chars, engins blindés et artillerie pour renforcer les unités F.F.I. Le général promet l'envoi d'un détachement de cavalerie motorisée, sous 48 heures.

Dans la nuit du 22 au 23 août arrive à Plomodiern un convoi de 400 réfugiés environ, en provenance de Morgat. BERNARD, qui les dirige sur Quéménéven, voit éventuellement les Allemands évacuer complètement la population de la presqu'île et s'inquiète (étant donné la faiblesse des moyens) de tout exode dont on a la triste expérience de 1940.

Une note à « Kérizel » (Auguste GUILLERME, de la compagnie « Cartouche »), commandant d'armes de Plomodiern, lui enjoint de veiller au repérage et à la fouille des suspects, dont certains ont suivi la troupe allemande en retraite. Toutefois, dans ce convoi se sont glissés courageusement, pour le passage des lignes allemandes, une quinzaine de Résistants de la presqu'île qui vont participer aux combats. Les femmes nombreuses parmi les réfugiés, fuient les violences éventuelles des Allemands et surtout de leurs mercenaires.

Le 23 août, vers les 16 heures, la 2<sup>e</sup> compagnie F.T.P. de Quimper, en position près du carrefour de Kermerrien en Ploéven, subit un bombardement au mortier suivi d'un tir de mitrailleuses lourdes. Robert TANGUY, adjoint au chef de compagnie qui organise la riposte, est atteint mortellement d'une balle dans la tête et le soldat Yves GÉNI, près de lui, blessé. On doit utiliser comme brancard une échelle empruntée dans une ferme. On ne trouve pas d'ambulance. Les Allemands décrochent à 18 h 30.

Ce 23 août, Henri LOUARN, de Clédén-Cap-Sizun, est mortellement blessé à Sainte-Anne-La-Palud.

Le 24 août, Yves CALFÈTER, de la compagnie « Cartouche », trouve la mort au cours d'un repli.

Ce même jour, le commandant « CHARRON » (cf. Equipe Jedburgh) revient de Rennes avec quelques canons antitanks et des mortiers pour le front de Crozon.

Près de Pen-ar-Reun, deux hommes sont blessés par éclats de mortier et balles : Denis BELLEC et Hervé ROUDAUT.

Dans la nuit du 24 au 25 août, les Allemands font sauter le pont suspendu de Térénez.

Ce 25 août, temps relativement beau. Des contreforts du Ménez-Hom, on perçoit le pilonnage de Brest par l'artillerie et l'aviation. Spectacle permanent en cette fin d'août où les vagues d'avions se succèdent. Le jour, la fumée parfois obscurcit l'horizon de ce côté, où la nuit des fusées éclairaient le ciel embrasé par les incendies. Les explosions se répètent sourdement.

#### Attaque des crêtes du Ménez-Hom.

« Les Américains arrivent enfin jusqu'à nous ! », signale la compagnie de Gaille. (Ils font aussi une reconnaissance aux approches du Ménez-Hom avec la compagnie J.-P. Calloc'h).

De même source, le 26 août : « Une colonne américaine très importante, avec autos-canon et tanks, s'avance vers la presqu'île semblant vouloir prendre position pendant que la compagnie "Victoire" a un accrochage avec l'ennemi sur notre droite. La compagnie "Ténacité" part en renfort ».

Le colonel EON a un autre entretien avec le général MIDDLETON à la mairie de Châteaulin, au cours duquel on précise les missions des F.F.I. (dans un plan d'actions combinées avec les forces U.S.).

« A l'aile gauche, les unités sous les ordres du commandant LOUIS prennent à leur charge, seules, tout le secteur compris entre Brest et Le Conquet.

« A l'aile droite, les unités du Finistère-Sud (6 bataillons dans la presqu'île de Crozon), prennent à leur compte, avec l'appui de la Task Force de Cavalerie américaine, le secteur entre l'Aulne et la mer... Le colonel EON promet au général MIDDLETON de lui livrer la crête d'observation du Ménez-Hom 163 comme base de départ pour les unités d'infanterie américaine, dont l'arrivée est prévue dans quelques jours... »

Le colonel EON installe son P.C. à Plomodiern le 27 août. « Les commandants américains des deux colonnes en opération pourront être joints : le lieutenant ANDERSON, aux "Trois Canards", le lieutenant WILSON, à Dinéault. »

Ce dimanche 27 août, la 2<sup>e</sup> compagnie F.T.P. de Quimper, toujours en position au carrefour de Kermerrien, signale à 8 h 30 un passage de réfugiés de Crozon que l'on escorte jusqu'à Plonévez-Portzay.

Au début de l'après-midi, le commandement F.F.I. transmet l'ordre d'attaque générale pour la possession des crêtes du Ménez-Hom.

« La situation de ma compagnie (entre les hameaux de Kergors et Kergoff, en bordure de la mer à Plomodiern), oblige celle-ci à parcourir 300 mètres à découvert », explique le capitaine NICOLAS. « Mais à peine avions-nous fait une centaine de mètres que nous devons nous plaquer au sol pour subir un tir de barrage nourri. Les Allemands ont leurs observatoires sur les hauteurs du Ménez-Hom et notre progression ne peut passer inaperçue... Une accalmie de tir me permet de gagner la lisière nord du hameau de Liaven, tandis que, sur ma gauche, mon voisin CHANCERELLE (Douarnenez) a atteint le hameau de Landrein, et, à ma droite, la compagnie DANION (6<sup>e</sup> Quimper) a gagné la route n° 63 à Leslaye... Mais le tir d'artillerie reprend, et, en même temps, nous subissons un matraquage d'obus de mortiers mieux ajustés et plus dangereux... Un bon nombre tombent dans le chemin creux où nous sommes. J'ai tout de suite un blessé, à quelques pas de moi, que je fais évacuer par les infirmiers de la compagnie. Ce sera le seul car, non seulement nous sommes dans un chemin enterré, mais il a été aménagé par les Allemands dans un plan de défense en cas de débarquement... avec tous les 8-10 mètres des éléments de tranchées de 1,50 m de profondeur... Ceux-ci nous sauvent la vie... Nous y restons trois heures. Pas question d'avancer, ni de reculer. Très souvent, la gerbe de terre soulevée par l'explosion des obus retombe dans les tranchées où il y a cinq ou six hommes... En observant, je vois l'adversaire à 700 ou 800 mètres devant moi, à Saint-Côme et Pouloupry... Mitrailleuses lourdes et mortiers. Avec nos armes légères, nous ne pouvons les neutraliser à cette distance... Nous sommes aussi sans moyens radiophoniques, donc sans liaison pratique avec le commandement pour une intervention éventuelle de notre artillerie. Par ailleurs, l'unité américaine n'a pas bougé. Elle pourrait pourtant efficacement, avec ses canons légers, neutraliser les nids de résistance adverse pour nous permettre de les enlever. Mais, sans doute, n'a-t-elle pas d'ordre. On a l'impression qu'il n'y a aucune coordination entre Américains et nous dans cette opération et la suite des événements le démontrera de façon assez tragique.

Entre 18 et 19 heures, nous recevons l'ordre de repli et profitons d'une accalmie de l'artillerie pour décrocher... »

La 6<sup>e</sup> compagnie parvient près du bois de Ménez-Yan (à 1,5 km environ en contrebas de Sainte-Marie-du-Ménez-Hom), en feu, ayant été incendié la veille par l'artillerie américaine. La 6<sup>e</sup> tente, appuyée sur sa droite par la compagnie de Carhaix, de s'accrocher à la côte 163.

Les F.F.I. comptant deux blessés atteints mortellement, Jean POQUET et Louis BOUGUENNEC, doivent se replier, ramenant une trentaine de prisonniers.

Ici, les Rangers du lieutenant ANDERSON ont soutenu l'attaque. Mais ils se retirent. Ils laissent un mort aussi sur la crête et une carabine.

Ce comportement des Américains se reproduira bien des fois, comme le dira le commandant PHILIPPOT. A une réflexion faite à ce sujet, un Américain aurait répondu : « Après tout, vous vous battez chez vous ! »

Ce même jour, la 2<sup>e</sup> compagnie F.T.P. de Quimper, qui a poussé en direction de Kervennec dans le secteur et tenu la position jusqu'à 23 heures à la demande des Américains, s'aperçoit, quand elle cherche à les joindre, qu'ils ont décroché.

Quoi qu'il en soit, le général EARNEST viendra de Plougastel, où s'achève la reddition du centre de Résistance, jusqu'à Plomodiern féliciter le colonel EON pour l'action des F.F.I. dans le secteur de la presqu'île de Crozon, en liaison avec la Task Force commandée par le colonel LINGUEST.

Dans la nuit du 27 au 28 août, treize mercenaires - des « Russes-Boches », dit le communiqué - se rendent au chef de bataillon « Stalingrad » et ses hommes.

Dans une note aux bataillons, le commandement F.F.I. du secteur de Châteaulin leur fait savoir qu'une délivrance de vivres (rations américaines) et d'essence va avoir lieu.

En attendant, le 28 août, les combats se poursuivent sur l'ensemble du front. Après un tir effectué par un blindé américain, à 400 mètres de Sainte-Marie-du-Ménez-Hom, la section de la compagnie « Richelieu » commandée par Jean PONTTHOU, et une section de la compagnie « Normandie » occupent le village. Mais l'ennemi, par un tir bien ajusté, provoque une certaine confusion chez les F.F.I.

Des éclats blessent trois hommes. Cinq autres sautent sur des mines dont on connaissait cependant l'existence. Les blessés sont évacués par une ambulance américaine qui se risque aux premières lignes. Toutefois, on rapporte que l'un d'entre eux, Joseph ROLLAND a fait courageusement deux kilomètres à bicyclette.

Dix prisonniers capturés pendant la nuit par le corps franc « Normandie » (cinq autres se rendent à une autre section de la même compagnie) assureront le déminage. On dénombrera 200 engins, d'après la compagnie « Cartouche ». Celle-ci a perdu un homme : René BIHAN. Elle a des blessés : Roger GOUËREC et Jean HERNOT, chef de groupe. Elle doit « s'enterrer » pour résister au violent bombardement d'artillerie qui dure toute la nuit.

Le bataillon « Normandie » s'est donc installé sur les positions 196 (Sainte-Marie) Kergaoc, Stang-ar-Vennic.

Dans le secteur du bataillon « Stalingrad », à la suite de renseignements donnés par un paysan au sujet de la reddition éventuelle d'Allemands, le

lieutenant « Equivalence » parti sur place avec un groupe de la compagnie de Châteaulin, se voit encerclé par de nombreux Allemands.

Les Américains interviennent pour aider le groupe à se dégager. Les F.F.I.-F.T.P. ont un tué : Yves QUBNECHDU, et quatre blessés, dont « Equivalence ». Le lieutenant Paul BIDAULT prend provisoirement le commandement du bataillon.

La compagnie « Ténacité » a aussi un blessé : HORELLOU.

Le 29 août, les Quimpérois, qui cherchent à garder la position sur la côte 163, perdent François BALES (cf. texte annexe).

Le capitaine DAMPIERRE, de la garde du colonel EON (que l'on appelle aussi compagnie « Bretagne »), en patrouille dans le secteur, croit constater, s'étant approché du sommet du Ménez-Hom en passant par les chicanes du champ de mines, que les Allemands ont évacué les lieux. Mais un tir de mitrailleuse lourde, révélant un nid de résistance à quelque soixante mètres, l'oblige avec ses hommes à se replier sur Kergaoc.

A l'est du Ménez-Hom, la patrouille Jean PENCALET, de la compagnie « Ténacité », s'enfonce dans les lignes ennemies et ramène 14 prisonniers caucasiens, une mitrailleuse, deux fusils-mitrailleurs, quatre fusils.

Un autre groupe participe avec les Américains à une tentative pour ramener dans les lignes un commandant blessé sur terrain à découvert, à Pont-Carvan (Dinéault). L'opération échoue.

Hervé MAO, de la compagnie de Gaulle, ayant repéré un poste allemand, fait, assisté de deux Américains, sept prisonniers : un Allemand et six Russes. La compagnie récupère aussi un fusil-mitrailleur, six fusils et des grenades.

Ce 29 août, l'équipe Jedburgh « Gilbert » (BLATHWAYT, CHARRON, WOOD), parachutée en juillet et qui a participé à la libération de Concarneau, rejoint à Ploëven le P.C. du commandant PHILIPPOT.

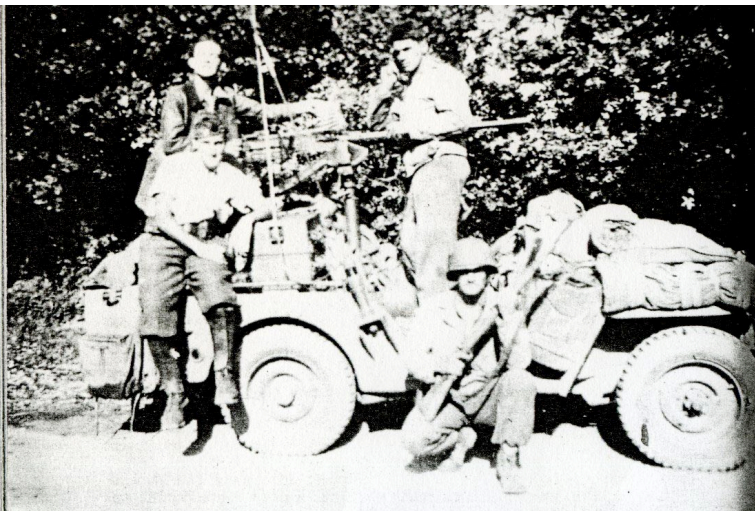
Le 30 juillet, la 5<sup>e</sup> compagnie F.F.I., dont quelques éléments atteints par une affection due à de mauvaises conditions d'hygiène, est relevée, sur le conseil du service de santé, par la compagnie Fer, du bataillon Angéli de Quimper.

Les mêmes unités ont dû, jusqu'ici, assurer une présence sans relâche sur le front de la presqu'île. Le commandant de la compagnie « Bayeux » prévient son chef de bataillon : « Tous mes hommes sont exténués par des patrouilles continuelles... et les accrochages nombreux ces temps derniers... Je demande une relève ». (Celle-ci, à ce qu'il semble, sera de courte durée).

A la compagnie de Carhaix, qui compte ce jour un blessé, le chef de section HUIBAN, des problèmes se posent. Elle reste néanmoins en ligne, mais avec un effectif réduit de volontaires.

Il pleut le 30 août. L'ordre donné aux compagnies « Victoire », « Châteaulin » et « De Gaulle » d'occuper Keraliou, Cosquer et Kervily, est reporté au lendemain, à la demande du capitaine américain ROLSON. La compagnie « Ténacité » fait 16 prisonniers.





F.F.I. (LE ROUX, LE GUENNEC) et Américains à Ploëven, sept. 1944.

#### Prise de Ménez-Hom (côte 330).

La manœuvre d'encerclement du Ménez-Hom se poursuit par le nord, sur l'axe Dinéault-Trégarvan, et par le sud, sur l'axe Sainte-Marie - Saint-Nic.

Le corps franc « Normandie » prend pied à 17 heures sur 299, (à quelques centaines de mètres du sommet). Deux Allemands, qui ont réussi à s'échapper, lancent une fusée rouge pour demander du secours. Le groupe redescend sous une forte mitraille, avec sept prisonniers, mais abandonnant un important butin.

La compagnie « Richelieu » (lieutenant Henri LAOUËNAN), à Gorré-Rible, fait savoir que les hommes, fatigués, trempés, sans imperméables, manquent de grenades et n'ont ni pelles, ni pioches (pour creuser des abris individuels de protection contre le bombardement d'artillerie).

Sur sa gauche, la compagnie Fer a dû se replier de la côte 163.

La compagnie « Cartouche » tente aussi d'atteindre 299, mais en vain. Elle fait 19 prisonniers vers les 19 heures.

« Stalingrad », qui la veille a occupé Kervily, Kerveur et Pen-ar-Stang, signale que deux compagnies du bataillon « Castel » de Landerneau sont venues sur sa

#### DANS LA PRESQU'ILE DE CROZON

gauche à Kerdanet, Kernavilit et Kergaoc, participer à l'encerclement de la côte 272 (Keraliou en Dinéault), avec les compagnies « Victoire », « Châteaulin »...

Le 31 août, à la compagnie « Ténacité », la 2<sup>e</sup> section ramène 14 prisonniers, le groupe MARCHADOUR : 5, le groupe MARZIN : une mitrailleuse et deux fusils Mauser.

Dans la matinée, la compagnie « De Gaulle », à Keraliou, fait 29 prisonniers, tous Russes ou Autrichiens.

La compagnie « Richelieu » signale la première le bombardement du Ménez-Hom par quatre chasseurs-bombardiers américains qui font plusieurs passes ensuite pour mitrailler les positions allemandes. Le commandant PHILIPPOT dira que c'est peu.

A signaler les coups au but de l'artillerie F.F.I.

Vers 16 heures, la section spéciale de la compagnie « Cartouche », renforcée par un groupe du Huelgoat, monte vers le Ménez-Hom. A 200 mètres du but, ils doivent se retirer. L'un des hommes du groupe du Huelgoat, Yves LAMANDÉ tombe au pied de la montagne, mortellement atteint.

Dans la nuit du 31 août au 1<sup>er</sup> septembre, le chef de la compagnie « Richelieu » qui opère en liaison avec la compagnie de Carhaix, reçoit dans son secteur la reddition d'Allemands de l'effectif d'une compagnie. Il s'agit en fait de 87 Russes, dont 3 officiers (4), qui sont remis aux Américains, les armes revenant aux F.F.I. Une section de volontaires partis sur 299 ramène un nombreux butin et quelques prisonniers : « Dans les abris se trouvent beaucoup d'uniformes de la Marine (canonniers) ; trois canons de 75 (ou 77) sont à récupérer en bon état.

Le pavillon français a été hissé à 13 heures par nous. Le drapeau allemand qui se trouvait là a été remis au bataillon. La patrouille a poussé jusqu'à la côte 330 où elle a trouvé un nombreux butin : armes de toutes sortes, vivres, conserves, bêtes... »

La compagnie « Cartouche » fait état de 88 prisonniers.

La position 246 a été de même occupée. La compagnie de Plonévez-du-Faou à 7 heures du matin, avait fait encore cinq prisonniers, tous des mercenaires.

Les Allemands n'avaient pas confiance dans ceux-ci (5), mais ils les laissaient volontiers en première ligne.

Sur Dinéault, la côte 272 est occupée à 6 heures du matin par le bataillon « Stalingrad » qui signale que l'ennemi semble s'être replié au-delà d'Argol et ajoute : « Par mégarde, les Américains nous tirent dessus trois obus sans blesser personne ».

Le commandant PHILIPPOT dira : « Le 1<sup>er</sup> septembre, BERNARD m'adresse ce laconique mais éloquent compte rendu : "Le drapeau français flotte sur le Ménez-Hom". »

Le communiqué contraste, à l'évidence, avec l'ordre du jour publié par le colonel EON que les chefs F.F.I. jugent trop emphatiques.

RAMCKE, quant à lui, écrira (6), en minimisant outrancièrement l'événement : « ces positions tinrent plusieurs semaines, et le 31 août et le 1<sup>er</sup> septembre, elles furent attaquées sur trois côtés par les Américains avec des chars et des unités de volontaires F.F.I.-F.T.P. Elles se replièrent le 1<sup>er</sup> septembre en emmenant

les blessés et morts. Quand l'ennemi occupa le sommet, il était vide et les installations détruites. Pas un seul soldat allemand ne fut fait prisonnier. Les Français célébrèrent cette « bataille » comme une victoire importante des F.F.I. et leur chef, le colonel EON, lança une proclamation retentissante à ses troupes... »

On sait ce qu'il en est des prisonniers et du matériel, rien que celui enlevé par le corps franc « Normandie », dont on a un inventaire. Le repli des Allemands, résultait d'une action continuelle de harcèlement, que l'on a pu suivre, jour après jour, menée dans des conditions difficiles, sans équipements, et physiquement périlleuses par les F.F.I.-F.T.P. Ceux-ci seuls d'abord à protéger les populations contre les incursions et retour des Allemands, opérèrent ensuite avec les éléments motorisés américains, gardant souvent encore seuls, la nuit, les positions.

Ainsi, s'achevait cette première phase de la libération de la presqu'île de Crozon.

Le lieutenant BERNARD transmit : « Le commandant américain ayant prévenu par tracts les Allemands de la presqu'île qu'ils pouvaient se rendre sans danger aux troupes alliées, il est probable que de nombreux soldats ennemis se présenteront ces jours-ci dans nos lignes. Ordre formel de ne pas tirer s'ils sont désarmés ou porteurs de tract... Prendre toutes précautions cependant pour éviter une ruse de l'ennemi. »

#### Une patrouille de la compagnie J.-P. Calloc'h

Le 31 août, un groupe de volontaires, accompagné du commandant de compagnie du chef de bataillon, armé d'un mortier allemand démuné de son appareil de pointage, se rend aux abords du dernier mamelon du point 330, à l'orée du bois.

Un tir de 32 obus réglé à vue est effectué sur les positions allemandes, repérées la veille. Appuyé par une section de la compagnie « Cartouche » à gauche et des éléments de la compagnie de Landerneau, à droite, la patrouille J.-P. Calloc'h s'avance jusqu'à 250 mètres de la côte 330. A ce moment, un coup de fusil tiré à bout portant, du pied du mamelon, abat le premier soldat avancé. Des Allemands apparaissent en troupe sur la crête et descendent dans leurs positions. Une fusillade crépite et la patrouille se replie, sans perte, en rampant, jusqu'au petit bois après avoir riposté au fusil et au FM.

Le soldat blessé, Yves LAMANDE, est resté au pied de la colline et fait signe avec la bande jaune de son paquet de pansement. La section doit attendre la nuit pour lui porter secours, toute tentative était reçue à coups de mitrailleuse.

Trois hommes du groupe franc réussissent, à ramener, vers minuit et quart le blessé qui expire sur le brancard. Ils entendent, à ce moment, des Boches travailler avec pelles et pioches...

*Rapport du commandant de compagnie : Paul MARZIN.*

#### Occupation du Ménez-Hom

1<sup>er</sup> septembre 1944. — « L'armée allemande a évacué toute la montagne au cours de la nuit. Le bastion est inoccupé. Je décide d'envoyer des prisonniers montrer la route à un groupe de volontaires de la section et j'avertis les compagnies voisines de ne pas ouvrir le feu. Les hommes partent vers 9 h 30 et peu de temps après, occupent la «côte 330»...

« Malheureusement, l'aviation, ignorant sans doute notre action, ouvre le feu sur nos hommes qui se réfugient en hâte, dans tous les abris possibles... La 1<sup>re</sup> section les rejoint sous le bombardement. Les hommes, couchés sur le mont sont démoralisés d'autant plus qu'ils ne peuvent se déplacer... Les avions ne cessent de mitrailler et de lâcher leur chargement de bombes. Malgré tout, après cet instant tragique, le petit détachement envoyé en hâte à leur secours, gravit la côte 330 avec un drapeau tricolore (Henri BIRRIEN). Les avions l'apercevant cessent de bombarder et de mitrailler... »

*(Rapport du chef de la 1<sup>re</sup> section de la compagnie « Normandie »)*

#### Deuxième phase des combats Tragique « méprise » de Telgruc

Le repli des Allemands qu'entraîne la chute des positions du Ménez-Hom permet aux F.F.I.-F.T.P. et Américains de réaliser, ce 1<sup>er</sup> septembre, une progression de 12 à 15 kilomètres. Le front va s'établir dans la partie étroite de la presqu'île (5 km environ), entre les anses de Morgat et de Poulmic, au-delà de Telgruc et d'Argol, sur l'axe de Tal-ar-Groas.

Le long de la mer, la compagnie CHANCERELLE, qui a envoyé une patrouille de reconnaissance vers les ouvrages de Beniel, aux approches de Pentrez (Saint-Nic), les a trouvées vides.

La 1<sup>re</sup> compagnie (MÉVEL) qui avec la 3<sup>e</sup> compagnie (lieutenant ANCELOT, adjoint MASSÉ) a participé aux opérations de Concarneau, quitte à 13 h 30 son cantonnement de Plogonec pour relever la 2<sup>e</sup> compagnie (GUILLIGOMARCH) du même bataillon F.T.P. « La Tour d'Auvergne » de Quimper et rejoint directement Telgruc dans la soirée.

A 14 heures, les avant-gardes F.F.I. sont déjà à Saint-Nic. Le commandant PHILIPPOT, ainsi que les capitaines MONTEIL et BELLAN atteignent Telgruc vers 18 heures, où la population les accueille avec enthousiasme (7). Il y a un blessé, le chef de section BIDEAU.

On lira dans le journal de marche de la 7<sup>e</sup> compagnie de Quimper : « Patrouille en direction de Saint-Nic qui se transforme en marche de reconnaissance de 12 km pour aboutir vers 16 heures... à Telgruc. Nous faisons 200 prisonniers, russes pour la plupart, dont les Américains s'emparent immédiatement ; ensuite, nuit terrible, sous une pluie torrentielle et le

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

bombardement allemand qui peut faire craindre une contre-attaque, d'autant que les Américains se sont retirés ».

Le bataillon « Stalingrad » procède au nettoyage de Trégarvan, Argol, où entre, la première une patrouille de la compagnie « Ténacité » qui reçoit un accueil chaleureux de la part de la population. Une patrouille fait 5 prisonniers, une autre 16, le groupe Pencalet 3. Les lignes vont s'établir à Luguniat et les patrouilles poussent même jusqu'à Saint-Eflez sur Lanvéoc.

Le 3 septembre, c'est la douloureuse « méprise » de Telgruc.

On peut y voir la conséquence d'une avance trop rapide sans doute, mais aussi d'une carence, sinon d'une lenteur, d'une mauvaise coordination chez les Américains dans la transmission ou l'exploitation du renseignement.

C'est, comme le constate le capitaine de la 5<sup>e</sup> compagnie F.F.I., l'une de ces tragiques « bavures » de toute guerre, l'opération ayant pu être demandée peut-être après l'échec, relatif, de l'attaque du 28 août (8).

Mais, toute une journée, celle du 2 septembre s'est passée depuis l'établissement sur les nouvelles positions à Telgruc, et les Américains vont payer eux-mêmes leur tribut à cette « méprise ».

Côté F.F.I., dans le secteur du bourg particulièrement touché, se sont installés l'état-major et le corps franc du bataillon BELLAN. Mais il y aura quelques victi-

Presqu'île de Crozon : Obsèques à Quimper des F.F.I. tués le 3 septembre 1944.



## DANS LA PRESQU'ÎLE DE CROZON

mes par ailleurs, appartenant à d'autres unités (7<sup>e</sup> compagnie) cantonnées dans les environs immédiats.

La 1<sup>re</sup> compagnie F.T.P. de Quimper a heureusement décliné la proposition du recteur de s'installer dans les locaux de l'école, préférant, pour des raisons d'organisation, rester à l'extérieur, à la ferme de Kernaon. Mais son chef, allant avec son adjoint Yves DANION chercher un lot de conserves promis par le recteur, se trouvera néanmoins pris sous le bombardement dans la rue principale et couvert de terre, tandis qu'à proximité les Américains, qui ont plongé sous les chars à l'arrêt, font exploser comme ils peuvent des grenades fumigènes.

La population verra passer, en escomptant un bon résultat sur le déroulement des opérations, ces escadrilles de bombardiers lourds, relativement à basse altitude, dans le ciel de Quimper en fin de matinée, et laissant s'échapper dans la campagne des « rubans argentés » (de brouillage) qui intriguent.

Le commandant PHILIPPOT explique : « Une première fois, à 9 h 30, quatre chasseurs-bombardiers bombardent nos lignes. Personne n'a été touché. Je monte en ligne, laissant mon chauffeur SANNIER et Roger LE BRAS. Avec deux aspirants qui m'accompagnent dans ma tournée, nous regardons passer les forteresses volantes qui se dirigent sur Brest. Arrivée au-dessus des premières maisons de Telgruc, une escadrille volant à 1 200 m déverse son chargement de bombes. Une seconde escadrille suit la première. Cette fois, nous sommes en plein dessous. Cela dure 20 secondes. L'obscurité provoquée par la fumée des explosions et la poussière est totale... Disparus aussi l'église et tout le village. Mes deux aspirants sont légèrement blessés. Autour de nous il n'y a que des entonnoirs.

« A la sortie de Telgruc, je retrouve ma voiture dont la carrosserie est transformée en passoire. Mon chauffeur est indemne, mais Roger LE BRAS a disparu. Il n'est pas hélas ! la seule victime. »

On compte au moins 24 tués parmi les F.F.I., une cinquantaine de femmes et d'enfants se répartissant pour la moitié entre Telgruc et Crozon, et 51 Américains, soit plus de 120 victimes, sans compter de nombreux blessés (9).

« Après la première alerte du matin, poursuit le commandant PHILIPPOT, les Américains avaient pourtant pris toutes les précautions. Nos positions étaient jalonnées par leurs soins de panneaux et de fumigènes oranges. Rien n'y fit, la liaison ne pouvait, paraît-il, pas être réalisée entre l'aviation et la troupe... A midi, les chasseurs bombardiers du matin reviennent mitrailler les décombres, alors que les ambulances américaines et de nombreux bulldozers se trouvent sur place... »

Les services sanitaires des unités sur place se signalent par leur courage dans les ruines et sous le mitraillage, dont le personnel féminin : Renée PENNARUN, Jeanne CAUGANT, Jeanne COURTAY... et Marie-Rose LE BLOCH, cette Quimpéroise, qui après avoir avec sa famille appartenu à un réseau d'évasion d'aviateurs alliés, trouve la mort à Telgruc dans l'accomplissement de sa mission d'infirmière.

Le commandant PHILIPPOT accompagné du capitaine anglais BLATHWAYT, va protester auprès du général EARNEST. Celui-ci, à la grande indignation de



BLATHWAYT, essaie d'abord de rejeter la responsabilité sur des avions anglais, puis sur des canadiens et, en fin de compte, lui envoie une lettre d'excuses, la même, à l'évidence, que le colonel EON dit avoir reçue en donnant seulement sa traduction : « Je regrette infiniment le malheureux bombardement du 3 septembre, dans lequel ont été pris des militaires des Forces françaises et des Forces américaines. En tant que soldats, nous devons avoir une attitude plus résolue que jamais pour chasser l'ennemi du sol français ».

Le colonel EON adressera, le 7 septembre, une lettre au général MIDDLETON, commandant le 8<sup>e</sup> corps d'armée U.S.

Il rappelle que c'est l'action des F.F.I. avec, à partir du 26 août, l'appui du détachement motorisé du général LINGEST qui a permis, le 1<sup>er</sup> septembre, une progression de 15 km environ jusqu'au-delà de Telgruc et d'Argol. Ensuite il explique qu'ayant installé son P.C. dans l'ouvrage allemand de la côte 146 (1 500 m. au S.-O. de Telgruc), « position qui est restée toute la journée sous les attaques massives des bombardiers et chasseurs Rockett », il est particulièrement qualifié pour formuler des observations.

Le colonel EON fait remarquer que, les journées précédentes, son 2<sup>e</sup> bureau a toujours travaillé en étroite collaboration avec le G 2 du Général, fournissant tous renseignements se rapportant aux positions nouvelles de l'ennemi barrant maintenant la partie la plus étroite de la presqu'île de Crozon.

« J'ai fait, poursuit le colonel EON, déployer sur le sommet 146, à partir de 10 heures, un ensemble comprenant deux draps de lit encadrant un panneau rouge de jalonnement réglementaire, placés sur glaciais face au soleil sur l'axe d'approche des bombardiers, les Américains ayant envoyé par ailleurs des fusées oranges. Cela ne m'a pas empêché, écrit-il, d'essuyer, quelques minutes plus tard, deux attaques de forteresses volantes, de même qu'une longue file de voitures et ambulances américaines était mitraillée... par des Moskitos opérant en rase-mottes, transformant la méprise en catastrophe. Une dernière formation est venue, à basse altitude, déverser ses bombes sur l'ouvrage 146 » (P.C. du colonel).

Ceci lui a permis de constater que si « l'emploi du bombardement aérien est d'une efficacité terrifiante sur des unités à découvert, voire sur des maisons d'habitation et les populations civiles, son efficacité est nulle sur des ouvrages de fortification, témoin celui exécuté sur 146 : le poste d'observation d'artillerie américaine, qui fonctionnait à découvert près de mon propre P.C., a été nettoyé. Tous les effectifs qui occupaient les abris en terre sous rondins, à savoir ma garde personnelle et une compagnie F.F.I., n'ont eu aucune perte... »

Le général EON conclut, toujours à propos de l'événement du 3 septembre : « Les contingents allemands, confortablement installés à l'abri de vos bombardements aériens dans l'ensemble des ouvrages dont mon 2<sup>e</sup> bureau vous a donné le détail, applaudiront au massacre des patriotes qui ont été jusqu'à présent leurs ennemis les plus redoutables ».

#### Départ du colonel EON - Poursuite des combats.

Le général EARNEST, qui à la suite des événements de Telgruc « a repris un contact étroit avec le colonel EON, demande à celui-ci de lui envoyer un officier de liaison de son état-major. Il désigne le lieutenant américain TRUMPS, en remplacement du lieutenant DARTIGUES (cf. Equipes Jedburgh).

Depuis l'achèvement de la réduction de la presqu'île de Plougastel (1<sup>er</sup> septembre), la Task Force du général EARNEST coopère tout entière avec les F.F.I., renforcée par l'infanterie américaine (la 8<sup>e</sup> division qui arrivera par le secteur le 7 septembre), une puissante artillerie, des effectifs innombrables de forteresses volantes et de chasseurs... Dans ces conditions le colonel EON estime inopportun de sacrifier des unités F.F.I. De même que pour épargner la vie de la population restée au bout de la péninsule, il préconise la réduction des ouvrages abritant les Allemands par l'artillerie lourde au tir précis et l'infanterie américaine en plus grand nombre.

Or, le 6 septembre, il apprend - c'est lui qui le dit - par son officier de liaison que le général EARNEST a engagé les unités F.F.I. dans son action offensive sans le consulter. Il considère que sa présence n'est plus indispensable et le 10, il quitte Châteaulin pour Paris, où le général KOENIG met fin à sa mission en le destinant à d'autres fonctions.

Il adresse un ordre du jour d'adieux, aux commandants départementaux des F.F.I. (cf. Mission Aloès).

En fait, la poursuite des combats va revêtir un aspect différent de la phase précédente, où ils ont été uniquement d'abord, essentiellement ensuite, guérillas ou infanterie, l'affaire des F.F.I.-F.T.P. Ils seront plus « méthodiques », sous un commandement américain qui, disposant de sa 8<sup>e</sup> division d'infanterie, tendra à devenir plus exclusif encore (10), le 13 septembre, quand il préparera une offensive, tout en maintenant un officier de liaison auprès des F.F.I. Ces derniers n'entendront pas au reste, être frustrés de la dernière victoire au bout d'un si long chemin.

« Après le départ du colonel EON, le chef départemental des F.F.I. BERTHAUD me donne les galons de lieutenant-colonel, ce qui ne fut pas trop pour discuter avec eux » (les Américains, dira Albert PHILIPPOT, constatant :

« Pour la première fois, nous allons être plus nombreux que l'adversaire... Jusqu'ici, même en comptant nos réserves, nous n'avons jamais disposé de plus de 3 000 hommes auxquels il faut ajouter les 800 hommes de la brigade EARNEST. En face de nous, les effectifs ont atteint, à certains moments, 23 000 hommes » (on ne sait pas exactement, il y a eu des mouvements de troupes fréquents entre Brest et la presqu'île de Crozon).

« Le 7 septembre, ils sont encore environ 10 000 hommes. Les Américains assurent pouvoir agir seuls, remarque le lieutenant-colonel PHILIPPOT. Notre rôle reste cependant important et les événements le rendront plus important que ne l'avait prévu le Commandement américain : missions spéciales de renseignements derrière les lignes allemandes, de filtrage des réfugiés, de sondages sur les avant-postes ennemis, de couverture des Américains.

‡ F. F. I. -- F. T. P. F. ‡

## ORDRE

Après une semaine de combats acharnés, les Forces Françaises de Bretagne, commandées par le Commandant PHILIPPOT, ont enlevé de haute lutte l'ensemble puissamment fortifié de la montagne du MENEZ-HOM, clé de défense de la presqu'île de Crozon, défendue par des troupes d'élite qui avaient l'ordre de tenir jusqu'à la mort.

Le Colonel Commandant les Forces Françaises de Bretagne adresse, à cette occasion, à tous les officiers et volontaires, l'expression de sa fierté d'avoir de tels soldats sous ses ordres.

Les félicitations s'adressent plus particulièrement :

1<sup>er</sup> au BATAILLON NORMANDIE qui, sous les ordres de son Chef, le Lieutenant BERNARD, a conquis de haute lutte l'ouvrage puissamment fortifié qui couronnait le piton 330 lui-même et dont les compagnies, grelottant dans leurs vestons déchirés et leurs souliers sans semelles, ont hissé sur le MENEZ-HOM le drapeau tricolore et montent à ses côtés la garde sacrée de la France.

2<sup>o</sup> au Commandant de l'Artillerie F. F. I. appuyant l'attaque, dont les tirs, en particulier 2 coups au but de 155 court, l'un sur la génératrice électrique de l'ensemble fortifié, l'autre sur le local du poste radio, ont brisé la volonté de lutte de la garnison.

*Officiers des F. F. I. de Bretagne, sachez et dites à vos troupes que la France entière vous regarde et que vous êtes son orgueil.*

Le Colonel EON  
Commandant des F. F. de Bretagne  
signé : EON

Menez-Hom, le 2 Septembre 1944.

Tank américain  
à  
Crozon.



Après le 3 septembre, le bataillon BELLAN, en ligne depuis le 19 août, éprouvé à Telgruc, est relevé.

Le 4, la compagnie FER descend également. La veille, elle a aussi subi un mitraillage et un bombardement par l'aviation.

La 7<sup>e</sup> compagnie (BÉDERIC) s'en revient de Telgruc vers Locronan à pied (11). Par contre, la 6<sup>e</sup> compagnie (DANION) remonte, ce 4 septembre, pour cantonner à Sainte-Anne-la-Palud et au bourg de Plonévez-Porzay, chargée avec d'autres unités en réserve, d'assurer, à la demande des Américains, la protection de la côte jusqu'à Douarnenez.

Un nouveau bataillon, placé sous le commandement du capitaine LE CARVENNEC, est formé : des compagnies du Huelgoat, de Plonévez-du-Faou, de celle de Plomodiern dont on a vu les premiers éléments en ligne au pied du Menez-Hom, des unités de la presqu'île constituée au fur et à mesure de la récupération d'armes (dont la compagnie « France » de Crozon), le groupe PENNANEACH, de Quimper, la compagnie « Surcouf » (revenue de la presqu'île vers le 6 septembre), les groupes d'engins de Penmarc'h du lieutenant LE GOFF (maître principal de la Marine) et de l'adjudant LE POITEVIN. Ce bataillon est renforcé par les compagnies du bataillon F.T.P. « La Tour d'Auvergne » de Quimper, 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup>, déjà citées, sous les ordres du commandant « Gaston » (KERVAREC), des fusiliers-marins du lieutenant de vaisseau LE HENAFF...

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

Dans le secteur nord, les compagnies du bataillon « Stalingrad » sont toujours au contact sur les positions de Luginiat - Saint-Eflez, du 6 au 9 septembre.

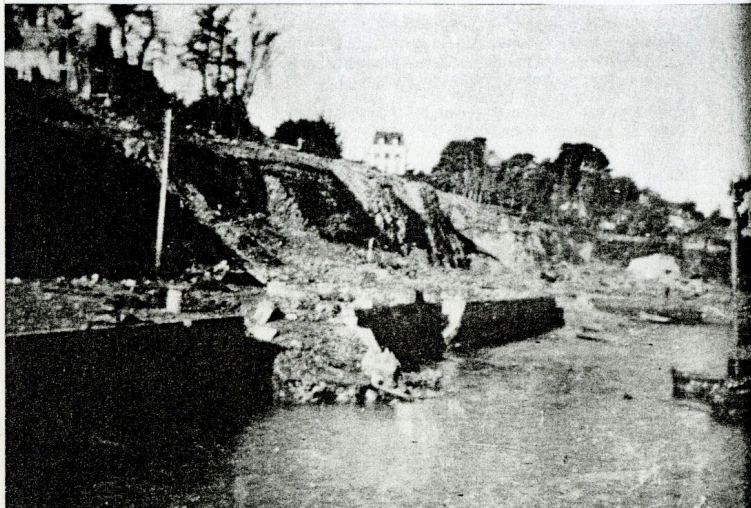
Les Américains ne se décident pas à avancer et empêchent toute progression, à cause, disent-ils, des bombardements continus de jour par leurs bombardiers légers.

Cette situation qui traîne et ne laissant aucune autonomie (12), finit par exaspérer certaines unités du bataillon « Stalingrad », lequel, doutant en cette période de son utilité, demande à être relevé, d'autant qu'il est pratiquement en ligne depuis le 12 août, que les hommes de surcroît « mal habillés, mal chaussés, le froid commençant à se faire sentir ».

Le bataillon F.T.P. LE ROY-SKER (origine : région Carhaix-Huelgoat, commandant PÉRON), compagnies « Docteur-Jacq », « Barbusse », « A. Volant » « Kléber » le remplace sur ses positions le 13 septembre.

Par ailleurs, les F.F.I.-F.T.P. occupent le long de la côte sud, où s'étendent les champs de mines, les positions de Kerguiniou, Pen-ar-Guer, Kerjean, côte 75, Hircars. Les Américains opèrent dans la partie centrale. Une marge de sécurité étant observée à leur demande, les lignes allemandes passent au-delà de Veniec et de Tal-ar-Groas.

Le port de Morgat en septembre 1944.



## DANS LA PRESQU'ILE DE CROZON

Dans la nuit du 11, de nombreux incendies se voient sur Brest qui subit un très violent bombardement par l'artillerie américaine.

Les volontaires de la presqu'île s'illustrent dans les missions spéciales. Le lieutenant-colonel PHILIPPOT cite l'exemple de Joseph JESTIN, Louis LE DIMET, Jean CARADEC et Maurice PALUD qui, par deux fois, ont traversé les lignes, poussant jusqu'à Crozon et Camaret, manquant de se faire fusiller par les soldats américains. Il y a aussi, le cas, d'Eugène LAMILL, sémaphoriste au cap de la Chèvre, venant par deux fois également, dans une plate, remettre aux Américains les plans des batteries allemandes, de l'adjudant BLAIN, Joseph HERNANDEZ (adjoind au chef cantonal des F.F.I.), QUENTREC...

A signaler les évasions de prisonniers français et américains du camp de Rostellec (Crozon) avec l'aide de patriotes de la presqu'île : Jean BOEZENNEC, Auguste MÉROUR et autres.

Ainsi, Mauricette RAGANAUD, agent de liaison et infirmière de la compagnie « Surcouf », arrêtée le 10 septembre au Four-à-Chaux, peut, avec la complicité de marins, dont M. MARZIN, rejoindre en barque L'Auberlac'h dans la presqu'île de Plougastel libérée.

Vers le 11 septembre, après un coup de main risqué, exécuté par ses hommes, le capitaine BELBÉOCH embarque au Fret pour rejoindre le bataillon de la presqu'île, dont il prend le commandement.

Sur Argol et Crozon (Tal-ar-Groas), plusieurs F.F.I., tomberont entre le 10 et le 17 septembre, au cours de combats, certains appartenant également à la compagnie « Surcouf », revenue dans la presqu'île : Jean GOULHEN, Pierre MORVÉZEN, François RENAULT, Jean BERVAS, porté disparu, et Alexis INIZAN, Yves LE POUAPON, Roger QUINIQU (de Penmarc'h), Pierre AUFFRET de la compagnie « Bir-Hakeim ».

Autour du 15 septembre, on assiste à d'interminables duels d'artillerie.

## Derniers assauts - RAMCKE se rend

Le 16, une reconnaissance mixte comprenant 3 Américains et 7 hommes du groupe d'Engins de Penmarc'h, sous les ordres de l'adjudant POITTEVIN, réussit un coup de main sur le Four-à-Chaux et la casemate de Veniec. Résultat : 1 tué, 1 blessé, 7 prisonniers chez l'adversaire et désamorçage du dispositif minant le passage de l'Aber.

Ce même jour, le général RAMCKE vient de Brest à Crozon « poursuivre la lutte » (13). Il devra replier son P.C. sur la pointe des Espagnols.

L'attaque, prévue en premier lieu le 13 septembre, a lieu enfin le 17. Du côté des F.F.I.-F.T.P., les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> F.T.P. (la 2<sup>e</sup> étant en réserve avec la compagnie de Plonévez-du-Faou adjointe) progressent le long de la côte sud, couvrant le flanc des Américains qu'accompagne la compagnie F.F.I. « France ». Celle-ci a obtenu, malgré l'opposition de l'état-major américain, de combattre

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

dans le secteur, la plupart des volontaires composant cette unité étant originaires de Crozon.

Ce dimanche 17, les Américains et F.F.I. pénètrent dans cette ville où les dégâts sont considérables.

« Les Allemands se rendent en grand nombre et sont rassemblés sur la place de l'église, note un journaliste. On voit des scènes touchantes, telle cette vieille, s'avançant péniblement, offrir une fleur à un soldat américain. Des patrouilles alliées circulent de tous côtés, ramènent toujours des prisonniers. » (14)

Morgat est atteint dans la journée.

Sur la côte nord, une patrouille de la compagnie « Barbusse » s'est approchée de la base aéronavale de Lanvéoc et l'occupe.

Le détachement de fusiliers-marins commandé par le lieutenant de vaisseau LE HÉNAFF la remplace, comme prévu.

La compagnie « Volant » qui, dans l'après-midi participe au nettoyage des positions conquises, a, au cours d'accrochages violents, un blessé gravement atteint. Les Allemands ont des tués et blessés, une trentaine se rendent.

La compagnie « Barbusse » atteint Lanvéoc à 12 h 30, fait 70 prisonniers, et passant outre à l'interdiction des Américains, continue à progresser en direction du Fret et de Quéléren.

Le 18, la compagnie « Volant », qui a relevé la compagnie « Barbusse », poursuit le nettoyage du secteur. La « visite » de toutes les fermes permet de faire 110 prisonniers. Saint-Fiacre est occupé. La compagnie prend position vers 13 heures en face du fort de Quéléren et attend l'arrivée des Américains, dont l'artillerie s'installe à l'entrée de Saint-Fiacre vers 18 h 45.

Ce 18 septembre, la 3<sup>e</sup> compagnie F.T.P. de Quimper a, par ailleurs, nettoyé le cap de la Chèvre, découvrant un important matériel. La 1<sup>re</sup> a poussé de Crozon en direction de la pointe des Pois. Le groupe d'Engins LE GOFF a fait aussi de nombreux prisonniers. Les F.F.I. occupent Camaret.

L'artillerie et l'aviation américaines pilonnent les fortifications de Roscanvel où les Allemands se sont repliés. « Les Américains ont fait monter des canons lourds pour bombarder la pointe des Espagnols et Brest. Des patrouilles de F.F.I. sur chaque flanc précédent de 2 km, l'avance des Américains, faisant 500 prisonniers. » (15)

Le 19 septembre, après un tir d'artillerie et une mitraille par des avions, la compagnie « VOLANT » et d'autres unités, de concert avec les Américains, donnent l'assaut au fort de Quéléren dont la garnison se rend après quelques escarmouches.

A 15 h 30, Américains et F.F.I. sont à Roscanvel. La compagnie « Volant », qui nettoie la pointe des Espagnols, fait 95 prisonniers. Le bataillon de la presqu'île et d'autres unités participent à cette opération. A 19 heures, tout est terminé.

Le dernier îlot de résistance ennemie est tombé. RAMCKE vient de se rendre aux Américains entrés dans l'abri où il se trouve (16).



## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

Le lieutenant colonel PHILIPPOT dira que, sur 7 000 prisonniers faits durant cette dernière phase des combats, 2 500 se sont rendus aux F.F.I.-F.T.P. Quant au matériel pris à l'ennemi, il est considérable.

### Une population éprouvée.

Les Allemands avaient arrêté l'évacuation de la population civile vers le 27 août. Les habitants de la presqu'île, restant sur place, cherchaient refuge dans les hameaux et aux alentours du Fret, décrété zone sanitaire (où fonctionnait l'hôpital allemand).

La population vécut un pénible cauchemar qu'un correspondant de Roscanvel décrit ainsi à chaud (17) :

« A partir du 25 août l'attaque des forts de la côte et des bateaux stationnés en rade se fit violente. En une seule journée, notre baie fut purgée par l'aviation alliée. Le dernier navire allemand chargé de mines sautait en face du bourg... »

« Jusqu'au dernier jour, bombardiers lourds et bombardiers légers harcelaient l'ennemi, l'obligeant à se terrer pendant toute la journée... Depuis le 1<sup>er</sup> septembre (prise du Ménez-Hom), les canons alliés balayaient de leurs feux toute la presqu'île, paralysant tout trafic entre Brest et Quéliern. Le 18, nous apprenions que Crozon était libéré depuis la veille. Notre tour approchait. Dès le soir, l'artillerie faisait rage... et, le 19 dans la soirée, les derniers Boches étaient chassés de leurs trous... »

« L'abattement et la lassitude de la population après la bataille ne lui ont pas permis de montrer aux libérateurs toute sa reconnaissance... », dit encore ce correspondant.

Pertes douloureuses, d'hommes, femmes et enfants tués par des bombardements d'artillerie aériens surtout, par les mines (dont les victimes ne sont pas toutes recensées ici) : 3 à Saint-Nic le 31 août, 1 le 1<sup>er</sup> septembre ; 16 personnes à Camaret (principalement le 1<sup>er</sup> et le 7 septembre) ; 79 à Crozon (les 3, 8 et entre le 15 et le 18 septembre) ; 16 à Lanvéoc (les 3, 4 et les 15 et 17 septembre) ; 14 à Roscanvel (dont 9 les 25 et 26 août, 5 les 17 et 19 septembre) ; 24 personnes à Telgruc (le 3 septembre essentiellement), soit environ 150 personnes, sans compter quelques autres victimes dispersées dans les communes du Porzay, les blessés, les contraintes et privations de toutes sortes...

(1) Cf. RAMCKE, *op. cit.*

(2) Les F.F.I. de l'arrondissement F.F.I. de Quimper constituent deux bataillons : le 1<sup>er</sup> bataillon (commandant BELLAN) : compagnies Nicolas, Danion, Bédéric - Le 2<sup>e</sup> bataillon (commandant ANGELI) : compagnies Fer, Brec (LE GARS), Lautredu, Plogastel-Saint-Germain (commandant PERALDI, puis GORAGUER Léon) et Espern (Artillerie).

(3) Témoignage (notes et souvenirs) du capitaine NICOLAS (5<sup>e</sup> compagnie).

(4) Précisions dans le journal de marche du commandant des F.F.I. de Bretagne (colonel EON).

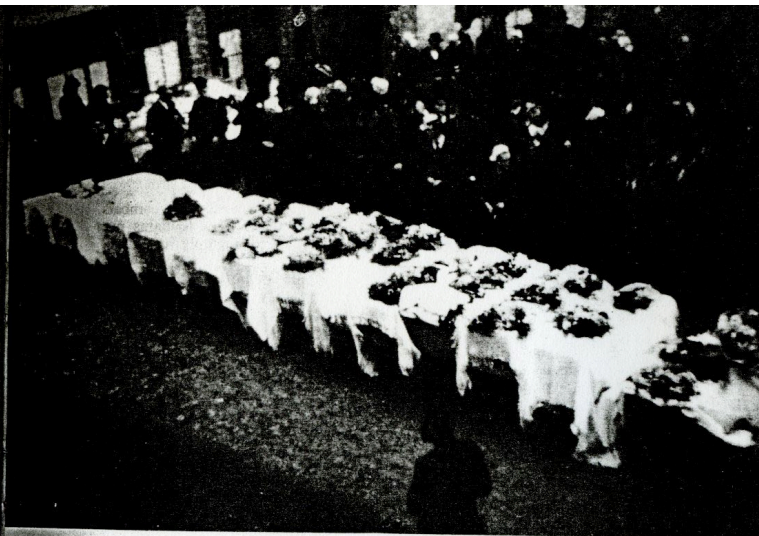
(5) RAMCKE, *op. cit.*

(6) *Ibid.*

(7) Texte du lieutenant-colonel PHILIPPOT dont le capitaine MONTEIL est l'adjoint à l'état-major F.F.I.

(8) Capitaine NICOLAS, *op. cit.*

(9) Le chiffre de 108 victimes donné précédemment - y compris 51 Américains - ne semble pas tenir compte des décès



Cercueils des victimes françaises à Crozon.

enregistrés dans la commune de Crozon ce même jour. F.F.I. tués à Telgruc : BENOIT (Yves), FILLIS (Franck), HENTIC (Louis), KERSALE (Joseph), KERVAREC (Henri), LANDREIN (Raymond), LE BLOCH (Marie-Rose), LE BRAS (Roger), LE GARREC (Pierre), LE GUILLOU (Pierre), MOISAN (André), PELLEN (Roger), PLOUHINEC (Pierre), PORTANGUEN (Marcel), ROUDOT (Jean-Paul), DAMOY (Jean), DALVIN (Jean-Marie), DONNARD (Jean-Louis), GALL (Jean), GRANDJEAN (André), LE DROFF (Jean-Pierre), MOREAU (Raymond), OLLIVIER (François), POULIQUEN (Henri).

(10) Cf. Equipe Jedburgh « Gilbert », C.H.G.

(11) Journal de marche de cette compagnie.

(12) Le groupement sud de la presqu'île (F.F.I.) rappelle, de son côté, l'interdiction de coups de main et patrouilles sans autorisation ou ordre : « Toute opération, quelle qu'elle soit, doit être montée en liaison avec le Q.G. américain ». Ces directives ne seront pas respectées à la lettre, loin s'en faut.

(13) RAMCKE, *op. cit.*

(14) *Le Télégramme* du 22 sept. 1944.

(15) Cf. Equipe Jedburgh « Gilbert » (Documents brianniques), C.H.G.

(16) Ouvrage RAMCKE.

(17) *Le Télégramme*, du 30 sept. 1944.

#### Principales sources :

- Journal de marche du commandant des F.F.I. en Bretagne (colonel EON), C.H.G.
- Articles du lieutenant-colonel Albert PHILIPPOT, 30 juin au 4 juill. 1964. *Télégramme*.
- Divers journaux de marche et archives des unités F.F.I.-F.T.P.
- Témoignages (notes et souvenirs) du commandant Gabriel NICOLAS.
- Rapport Equipe Jedburgh « Gilbert » (C.H.G.).
- Divers compléments et précisions recueillis par les correspondants du C.H.G.

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

### Carnet de route d'un volontaire.

En l'absence de reporters correspondants de guerre couvrant les combats dans la presqu'île de Crozon, qui pouvaient paraître obscurs et lointains par rapport au grand théâtre d'opérations, le carnet de route d'un simple volontaire, soldat des F.F.I., est précieux.

Les notes qu'il contient, prises au jour le jour, presque heure par heure, disent avec des mots simples ce que fut, pour certains, la vie quotidienne dans ce secteur.

Nombre de F.F.I.-F.T.P. ont pu connaître des moments plus durs, plus héroïques. Mais d'autres retrouveront dans ces notes les souvenirs oubliés ou encore présents dans leur mémoire, se rapportant à cette Histoire qui se faisait avec leur participation, pathétique à sa manière, méconnue aussi.

Le carnet nous permet d'assister au départ de Quimper, par les quais, des F.F.I. et F.T.P., debout dans les camions, un *Bussing Nag* ex-allemand en tête. Les passants saluent, acclament - il en sera de même dans les bourgs traversés - ces combattants qui, montant en renfort dans la presqu'île de Crozon le 18 septembre 1944, entonnent au passage « Marseillaise » et « Chant du départ ».

On participe, à l'arrière sur le front, à une poursuite d'Allemands ou de Russes « ravisseurs » de vaches à Sainte-Anne-la-Palud. Le cultivateur visité propose aux F.F.I. le repas que les fuyards ont laissé, composé de lait, pain et frites ; le tout est avalé sous la lampe à pétrole.

On côtoie l'insolite aussi : cette femme qui continue à laver son linge dans le ruisseau de Kervigen, tandis que sifflent sûrement au-dessus de sa tête les rafales échangées entre Allemands et F.F.I.

On entend encore les récriminations du soldat à propos de la solde à 14 F par jour (1) quand le paquet de cigarettes se paie 15 F et autres.

Le dimanche 27 août, à Ploëven, à la sortie de la messe, on lit un avis à l'intention des habitants demeurés au bourg et dans la campagne. Outre le rappel des consignes concernant le camouflage des lumières et l'heure du couvre-feu, il est dit : « Ne pas se promener à plus de deux personnes - Ne pas s'attrouper, surtout les enfants, près des brancards descendant morts et blessés des lignes ».

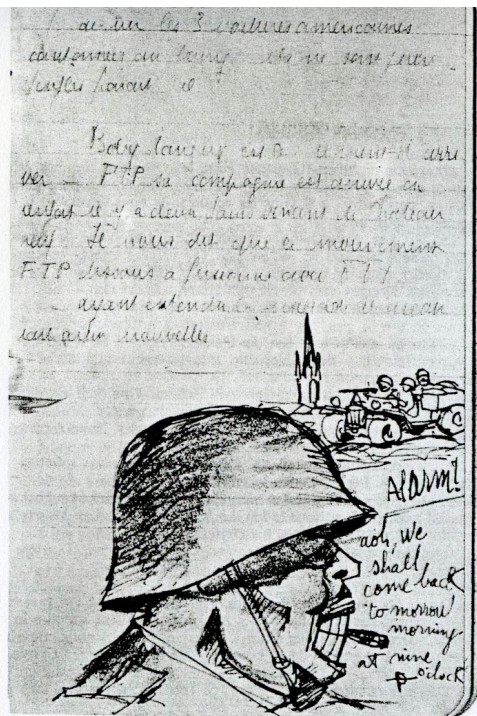
On va suivre le volontaire et ses camarades en opération :

Pat (Patrick JORAND) vient d'arriver à moto : les Américains attaquent à 15 heures...

15 h 37. - Notre artillerie (F.F.I.) ouvre le feu. Les obus ronflent, tombent sur le Ménez-Hom et derrière la crête. On voit les gerbes des explosions. Une fumée grise sort d'une casemate...

16 h 15. - La bataille est commencée sur la montagne. Les mitrailleuses crépitent sans arrêt. Des obus maintenant tombent derrière nous. Patrick transmet : « Nous attaquerons sur la gauche dès que les Américains auront passé » ; 3 chars et 22 automitrailleuses.

18 h 35. - Direction la ferme de Keraliou. LANGE, agent de liaison, nous dit : « Ne tenez pas compte des chars ». Des chasseurs-bombardiers, à droite de la



chapelle Sainte-Marie, tirent de toutes leurs mitrailleuses. Un nuage de poussière sur la colline laisse supposer un passage de chars... »

(On couchera le long d'un talus, sur des gerbes de blé.)

Lundi 28 septembre. - De 4 à 6 heures : garde au fusil-mitrailleur. Réveil à 8 heures. Pluie. Les Américains ont cantonné à la ferme... Nous les suivons.

Leur système : une automitrailleuse s'approche à 200 mètres des Allemands et tire au hasard. Les Fritz se croient repérés et ripostent. Les Américains se retirent alors et signalent par radio à leurs batteries la position des Allemands.

Garde avancée avec Albert (GAUVIS). Hier, les vêtements trempés de sueur, aujourd'hui de pluie... Le capitaine n'est pas content que nous soyons partis avec les Américains, sans ordre : « Si vous les écoutez, ils vous enverront partout. » C'est (justement) notre but...

14 h 15. - Les Américains ont accroché... Les obus de leurs auto-mitrailleuses passent très bas en sifflant... Le 155 (F.F.I.) semble continuer son travail. Un mortier allemand a riposté... Des éclats sont tombés dans les arbres...

Nous sommes allongés dans un chemin creux, n'ayant rien à faire. Dédé LE ROUX nous lit des vers de Verlaine dans un bouquin trouvé on ne sait où. Jean LE COZ nous dit que le gros des Américains est là, artillerie et infanterie... La deuxième section, en attente, a un tué, des blessés : POQUET, BOUGUENNEC...

Nous n'avons rien bu, depuis hier soir. Heureusement, que le chewing-gum fait saliver...

Le ravitaillement de midi est arrivé à 17 heures. Une jeep est descendue, ayant reçu plusieurs balles de mitrailleuse. Un pneu crevé.

Un officier et deux sous-officiers américains sont passés. Ils veulent que nous occupions la partie conquise de la crête.

A 19 heures, avec Patrick et CARN, en file indienne, nous montons sur le Ménéz-Yan qui brûle. Les artilleries tapent. Avec le lieutenant ANDERSON, j'ai couru derrière le talus où de grandes mitrailleuses américaines (4 tubes) mènent grand tapage. La côte 163 est sous le feu. La lande brûle. Gerbes des explosions. Les Allemands courent, se planquent, repartent.

Balles traçantes, éclats d'obus allemands dans les pins. Derrière nous, l'incendie gagne.

L'abbé LESCOP nous rejoint.

« Tirez quand vó vóyez » dit un commandant américain. LANGE vient avec un ordre : « Avancez sur la droite ! » Les Américains veulent attendre la fin du tir de barrage... la compagnie Fer et les Carhaisiens doivent nous couvrir...

Nous avons de la lande et de la bruyère jusqu'aux genoux... Conversation difficile avec les Américains. Le lieutenant ANDERSON nous fait comprendre que la position doit être occupée avant le soir. Si l'on recule, on sera tués par les Allemands ou par notre artillerie. On avance. FLOCHLAY en tête et toute la première section, à la file, en tirailleurs.

L'artillerie allemande donne : sifflements, explosions. Nous en sentons le vent, le sol tremble. Des Américains courent sur l'autre pente dans notre direction, puis une autre vague F.F.I. (2<sup>e</sup> section).

Henri DESSENON, épuisé (blessure en 1940), a passé le FM à Jean LOCH qui tire sur un nid de mitrailleuses. But atteint.

Le lieutenant ANDERSON nous a rejoints. Tête dans le talus à chaque rafale (pour se couvrir).

Un autre Américain, cow-boy rouquin, surgit d'un fossé et traverse la route. Mitrailleuse allemande. Le goudron vole (derrière lui). Il nous fait comprendre qu'il veut dix volontaires pour nettoyer la crête et le nid de mitrailleuses. Je le suis avec Albert GAUVIS, Pierre LE GUENNEC, Jean SCOTET, Fanfan BRENNER. J'apprends que PAULET et PEILLET II ont été blessés à leur FM.

Nous grimpons la pente derrière le cow-boy qui nous explique des combines auxquelles nous ne comprenons rien. Il ne nous ménage pas les *All right* et les *O.K.*

Une tranchée et le sommet de la crête. Il est 21 h 15 : 8 Russes morts. Deux blessés nous crient : « Russes camarades nicht kapout ! »

Nous récupérons des souvenirs dans les tentes russes... Je trouve une belle pioche et un bidon..., laisse 5 montres au poignet d'un mort... (il cherche un P 38).

L'abbé LESCOP (2) est déjà là, extrémité.

Obus allemands. On se terre dans la lande et le fossé, près des Russes...

Les blessés râlent. L'un d'eux crie : « Doktor ! », l'autre, couché sur le chemin, tête bandée, se soulève sur ses poignets invoquant Allah. Il souffre tellement, qu'il voudrait être tué : *Kapout* ! On crie : *Schlafen* (Dors !).

Un prisonnier fait par l'aumônier (il a vu, à son approche, un mort lui tendre la main et se lever).

Nous prenons position pour la nuit. D'un fossé, une voix m'appelle : celle de Dédé LE GALL qui me remet deux lettres. Barrage d'artillerie américaine trop court. Les éclats sont pour nous, l'avalanche de caillasse... Repli sur la tranchée. La nuit est venue. On voit les gerbes de feu et les éclats rouges des 105... La lande brûle. J'entasse des cailloux dans le trou pour m'en faire un siège et, les coudes sur ma pelle mise en travers, je cherche à dormir...

Mardi 29. - De garde avec Albert de 3 heures à 4 heures, LANGE et GAUVIS, suivant la tranchée, distribuent du cidre... La soupe arrive à 3 h 30. L'on va chercher les infirmiers pour les blessés russes. Ils ont râlé toute la nuit.

Pluie. Je disparais sous ma couverture et dors écrasé de fatigue. Au jour, je lis mes lettres. Les brancardiers descendent les blessés. Celui qui demandait le médecin est mort. L'autre aussi, je crois.

Des fusils, un FM et des munitions ont été récupérés...

8 h 15. - Un canon de 20, à obus traçants, nous prend en enfilade. Il tire de la côte 246, puis c'est une mitrailleuse. SCOTET reçoit une balle dans son sac allemand. Le calot de Jean LOUP est enlevé...

Rampant dans la lande courte et la bruyère pleine d'eau, nous rejoignons les autres groupes sur notre position de départ... Sous la pluie, transis, épuisés, boueux, affamés, dégoûtés, nous préférons demander la relève... Ben me passe un peu de café... A côté une jeep écrasée par un obus.

Le capitaine monte avec les volants, bien équipés... Avant, nous avons croisé la relève américaine, propre et bien vêtue... Nous aurons pour tout repas un peu de pain et une demi-boîte de maquereau à la tomate...

Salve sur le P.C. L'abbé LESCOP a un éclat dans le dos. Pas grave.

On va reprendre la côte 163. Ça rouspète. Contre-ordre.

« Position intenable », aurait dit ce matin le lieutenant américain ANDERSON.

Mercredi 30 août. - La grande pluie, couverture traversée. Les sacs sont là, je me change. Café...

## LE FINISTÈRE DANS LA GUERRE

Dans une grange, deux gars veillent le corps de leur camarade sur un brancard (à la lueur d'un bout de chandelle) : François BALEs, chef du corps franc, tué hier soir dans notre tranchée. Il tentait, à ce que l'on dit de récupérer les armes laissées par les Américains lors d'un repli.  
Relève vers 10 heures... »

*Carnet de route de Jean GRALL, de Quimper illustré à l'occasion, par le crayon humoriste de l'artiste quimpérois Pierre TOULHOAT, combattant à l'époque dans la presqu'île.*

- (1) La solde d'un soldat des F.F.I. au front est en fait, à ce moment de 60 F par jour dont 45 F vont à l'intendance.  
(2) Le chanoine G. GRILL, aumônier divisionnaire, âgé de 55 ans, s'est mis aussi à la disposition des F.F.I.-F.T.P. dans la presqu'île. Il suit une compagnie « au pas accéleré, bien détaché, bâton d'une main, chapelet de l'autre ». Voir : « Ceux qui n'ont pas rampe, 1940-1944 », par Marie KERLO, Paris, 1944.

Prisonniers allemands à Crozon.



## DANS LA PRESQU'ÎLE DE CROZON

### Une journée à la compagnie « Barbusse » dans la presqu'île.

4 heures. - La compagnie Barbusse, après avoir tenu les positions toute la nuit malgré le tir des mortiers allemands, reçoit l'ordre de se replier pour permettre aux tanks d'occuper la place.

4 h 30. - Le mouvement est effectué.

5 heures. - Une patrouille composée des capitaines KERVEILLANT, DURET, HANVIE et de DREZEN, et Raph GUILLOU part en reconnaissance.

9 heures. - La patrouille profitant alors de la brume intense arrive à 100 mètres de la base d'hydravions. Elle prend contact avec un poste avancé d'observation américain. Après accord, il est décidé de faire appel à la compagnie Barbusse pour progresser à l'aile droite américaine.

10 heures. - Le capitaine DURET demande aux Américains l'autorisation de hisser sur la base d'hydravions, le fanion du bataillon. Chose accordée à 10 h 30. Sous la protection de l'artillerie américaine qui canonne les casemates du Poullmic, le capitaine DURET, hisse le pavillon tricolore sur le bâtiment des officiers de la base.

14 h 15. - La compagnie Barbusse pénètre dans la base, la traverse et continue sa progression vers Lanvéoc en nettoyant le secteur côtier.

12 h 30. - Lanvéoc est occupé : 72 prisonniers sont remis aux Américains.

14 heures. - L'avance reprend. La compagnie a pour mission le nettoyage du secteur côtier pour assurer la sécurité des colonnes américaines. Les Américains sont stoppés par des tirs isolés qui font, parmi eux, 5 victimes, et, chez nous, dans le mouvement enveloppant, Barbusse fait 17 prisonniers remis aux Américains.

La sortie de Lanvéoc nettoyée, les Américains, toujours en liaison avec la compagnie Barbusse reprennent la progression vers le Fret.

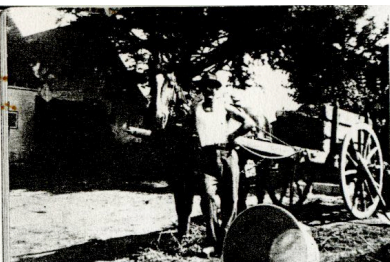
### En convoi de charrettes vers la presqu'île de Crozon : L'aventure d'un paysan de quinze ans.

Ce matin du 4 août, des cultivateurs sont appelés à la corvée périodique, avec cheval et charrette, pour les Allemands, de Tibout, importante casemate, et Kervillaunt sur Plouzévet.

A Kergonna, le patron, Henri KÉRAVEC, aurait eu besoin de tout le monde, car c'est la moisson, le battage. Le plus jeune de ses fils, Alexis, quinze ans (né en juin 1929), lui paraît le moins indispensable. De plus, il accepte de faire la corvée sans déplaisir, bien au contraire. Pour lui, c'est une occasion de sortie, une aventure, où comme un grand, il va être le maître de son cheval et de sa voiture.

Vers 8 heures du matin, il part avec ses voisins Mathieu MAZO, qui lui n'a que dix-sept ans, et les anciens : Corentin MAZO, Jean PLOUZENNEC, Daniel HENAFF, de Lesneut, et d'autres encore.





Alexis KÉRAVEC et son attelage.

Les charrettes, en file se dirigent vers Pont-l'Abbé, un garde armé dans l'un ou l'autre véhicule.

A la gare de Pont-l'Abbé, on charge des pommes de terre dans la charrette d'Alexis KÉRAVEC. D'autres prennent de la paille ou diverses marchandises. Des voitures resteront vides. Il n'importe. On sent qu'il se passe quelque chose.

Le convoi attend toute la journée. Le départ enfin donné, 200 mètres ont à peine été parcourus que de fortes explosions retentissent du côté de la gare. On fait sauter les munitions. Les paysans ont quelques difficultés à maîtriser leurs chevaux, affolés.

Certains requis profitent, paraît-il, de cette confusion pour s'en aller. Un soldat aurait tiré dans la direction de fuyards ou supposés tels.

La nuit tombe, quand le convoi arrive à Pouldreuzic. Tout y est normal, apparemment, car une cultivatrice, Mme NICOLAS née Marie STRULLU (36 ans), a été lâchement abattue à coups de fusil devant deux de ses plus jeunes enfants, par les mercenaires russes.

Aux approches de Plözévet, la file de charrettes s'arrête sur le bord de la route. Pierre LE GALL, de Lesneat, choisit ce moment pour expliquer aux Allemands que son cheval est vieux, qu'il ne peut faire la route la nuit. On le libère. Les autres vont dormir sur place, chacun sous sa charrette.

On entend des coups de feu. Il y a des morts, dit-on.

Le lendemain matin, le convoi s'ébranle en direction de Pouldergat. On s'arrête, on repart. Puis, c'est l'entrée dans Pouldavid aux maisons pavoisées. Des femmes viennent porter de l'eau aux paysans. Un accrochage se produit avec des Résistants. Les soldats ont tiré, notamment avec une mitrailleuse placée sur une charrette. Un peu plus loin, on verra le corps d'un patriote dans un fossé.

Le soir, on arrive au préventorium de Kerlaz qui sert de casernement. Mais les paysans requis dorment une seconde nuit dehors, sous leurs charrettes, les chevaux dételés, attachés à la roue.

Le cheval d'Alexis KÉRAVEC mange l'un des deux sacs de biscuits de soldat qui se trouvent dans la voiture. L'animal excité - c'est un cheval entier - va devoir être maîtrisé au moment de l'attelage. Au reste les chevaux sont les mieux nourris : en cours de route, on puise dans les meules de blé, d'avoine, d'orge.

Le convoi arrive ainsi, au bout du troisième jour de voyage, dans la presqu'île de Crozon, à Saint-Nic où il va cantonner dans un village, paysans et Allemands se côtoyant donc. C'est peut-être pour cela que les avions se bornent à survoler le secteur, sans mitrailler ni bombarder.

#### DANS LA PRESQU'ÎLE DE CROZON

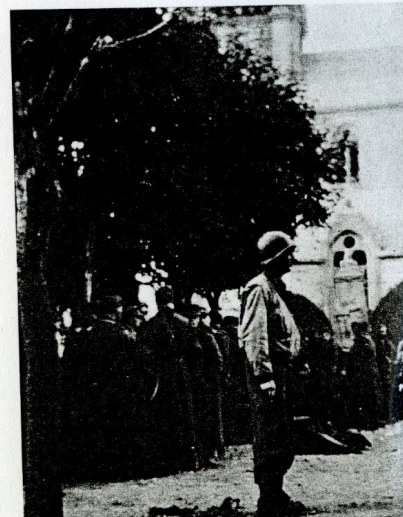
Les requis dorment toujours sous leurs voitures ou sur la paille d'une grange. Ils sont nourris par les Allemands dont la cuisine roulante est à proximité.

Henri KÉRAVEC, à Kergonna, a appris que le convoi dans lequel se trouve son fils, est quelque part dans la presqu'île de Crozon. Au bout d'une dizaine de jours, il prend la route à vélo. A Plonévez-Portzay, il gare sa machine, car il ne tient pas à la laisser entre les mains des soldats, qui, dit-on, sont partout dans les fossés, le long des routes de la presqu'île.

Vers Saint-Nic, qu'il a gagné à pied, les traces laissées par les roues des charrettes le conduisent vers le village où il voit enfin son fils. Et le lendemain, les paysans sont tous libérés.

Alexis KÉRAVEC ramène ainsi à Kergonna son cheval et sa charrette ; mission remplie qui aurait pu être dramatique. On imagine en effet le tragique de la situation de ces paysans, otages d'août 1944 sur les routes sanglantes de la débâcle allemande.

Henri KÉRAVEC ramena de la presqu'île, en même temps que son fils, le cheval d'un voisin qui avait préféré s'esquiver.



Prisonniers allemands  
place de l'église  
à Crozon.